



HAL
open science

Postface. Les sens de la collecte. Capter la relation et rester avec les restes

Mélanie Roustan

► To cite this version:

Mélanie Roustan. Postface. Les sens de la collecte. Capter la relation et rester avec les restes. Dassié Véronique; Gélard Marie-Luce; Isnard Cyril. Collectes sensorielles. Recherche-Musée-Art 2021, Pétra, pp.347-353, 2021. hal-03888114

HAL Id: hal-03888114

<https://hal.science/hal-03888114v1>

Submitted on 7 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les sens de la collecte

Capter la relation et rester avec les restes

Collecter, collectionner, archiver... obsessions toutes occidentales qui rapprochent paradigmes scientifiques et patrimoniaux dans leur pratique partagée du prélèvement, de l'accumulation et de la classification. Qu'il s'agisse de rassembler des échantillons du monde, d'en protéger les restes ou d'en conserver des traces, collectes ethnographiques et muséales ont ceci de commun qu'elles visent à documenter une expérience, maintenir une mémoire, produire une connaissance – à l'horizon de les transmettre.

Volonté de savoir et peur de perdre

La définition des périmètres de ce qui est susceptible d'être mis en archives ou en réserves (collecté) et les processus de tri qui les caractérisent, ne relèvent jamais exclusivement du rationnel. Ils procèdent aussi de l'attachement aux choses, de la crainte de la perte, de l'esthétique de la ruine ou du plaisir vertigineux de la liste... Contre leurs logiques apparentes, ces dynamiques de sélection et de mise en ordre ne s'épuisent pas dans les justifications théoriques ayant trait aux critères d'authenticité, de valeur testimoniale, ni dans les arguments de représentativité ou les fantasmes d'exhaustivité.

Il y a, dans la collecte, des émotions qui poussent à la saisie, à la sauvegarde et au classement, quand d'autres simultanément travaillent à l'exclusion, au délaissement et à l'oubli. Ainsi démarches (de collecte) ethnographiques et muséales partagent-elles aussi leurs angles morts, leurs points aveugles et leurs eaux troubles : la préférence, l'inclination, la fascination et le rejet, le désir et le dégoût... qui irriguent les choix et guident les décisions. Ils constituent autant de ressorts individuels et de cadres collectifs qui influencent, orientent et contraignent les pratiques de collecte-collection où patrimoine, art et science semblent converger sans retour. Ces leviers de l'action sont des affects incarnés. Ils se nouent et se jouent (aussi) dans les corps, au plus près des chairs travaillées par les destinées singulières et les déterminismes sociaux, qui en forgent les perceptions, les normes et les goûts, et produisent les significations de leurs actions.

Passer par les sens

C'est justement sous cet angle original et peu exploré du sensoriel – des sens, des sensations et des sensibilités – que cet ouvrage renouvelle les questions soulevées par l'acte de collecte, entrecroisant par là les réflexions méthodologiques et épistémologiques de l'anthropologie et de la muséologie quant au recueil et à l'usage de leurs données.

La question des sens est au cœur du terrain ethnographique : l'observation y est participante et le fait social total – l'une et l'autre engageant le corps, ses actions, ses techniques et ses objets, et bientôt tout l'être perceptif et sensoriel du sujet-anthropologue et du sujet-objet de la collecte, qui déploient d'un même mouvement leurs intelligences, leurs jugements et leurs émotions. Pourtant cette « modalité sensorielle » de la rencontre – et de la collecte – ethnographiques demeure bien souvent « un acte impensé » que cet ouvrage veut s'attacher à envisager, en interrogeant « autant les données recueillis que les moyens et outils utilisés pour le faire, les contraintes liées à leur enregistrement, les techniques de transcription et de restitution » (Dassié & Gélard, *infra*). Au musée, la question sensorielle résonne d'une façon toute particulière. Lieu de l'accumulation matérielle, espace d'un agencement singulier (dédale d'images et d'objets dont la présence ici témoigne de leur absence ailleurs), le visiteur y est invité à une expérience physique entière (déambuler dans un espace-média) mais contrôlée (regarder sans toucher). Le manque semble ainsi caractériser intrinsèquement l'assemblage muséal autant que son exploration. A la sensorialité amputée des objets neutralisés par leur mise en musée, répond celle des visiteurs éduqués par l'institution. Comment rendre compte d'une société ou d'une culture, avec justesse et justice, par la réunion de quelques fragments ? Comment décrire et restituer un monde subjectif par un rassemblement de traces ? Comment collecter et transmettre une expérience vécue, un savoir-faire, un plaisir ?

Les textes rassemblés ici cherchent à donner corps à des sensations et des sensibilités, en passant par les sens... et en se passant autant que possible des objets, des images et des mots qui remplissent classiquement les institutions patrimoniales et scientifiques. Les auteurs – chercheurs en

sciences sociales, artistes, conservateurs – rendent compte de leurs réflexions, de leurs tâtonnements, de leur inventivité pour collecter, conserver, restituer autrement. Les textes puisent dans la tradition ethnographique et l’anthropologie des sens, les sciences de l’archive et de la conservation, la médiation et l’art contemporain, la muséologie.

Sensations du corps et textures du monde

L’enjeu est de dépasser « l’occulisme muséal » (Dassié & Gélard, *infra*), la domination du visuel, du regard sur tout autre mode d’appréhension des choses, mais aussi « l’approche verbo-centrique » (Manfredi, *infra*) de l’ethnographie, le surplomb du mot, du texte, du livre si cher à nos sociétés. Laisser pour un temps l’œil et la main, et faire une place à d’autres organes perceptifs, à d’autres modalités sensorielles, à d’autres intelligences du monde et à d’autres émotions...

Mais dès lors qu’il s’agit de collecter, conserver, étudier, exposer... toutes les dimensions, jusqu’aux plus évanescentes, des choses dont on cherche à garder une trace, se trouvent inexorablement ramenées à une forme matérielle, à une prise physique dont un corps pourra se saisir, à un support technique qui pourra la médiatiser. Par exemple, l’enregistrement sonore révèle l’épaisseur du témoignage, en soulignant que la tessiture de la voix dit autant que les mots. Mais il soulève aussi la question de ses conditions d’accès et des modalités de sa réception : quelle technologie pour le pérenniser, quel instrument pour le (re)transmettre ? Quelle(s) oreille(s) pour le percevoir ? (Cialone *et al.*, *infra*). Par ailleurs, les possibilités d’archivage des odeurs, leur approche en sciences humaines ou leur traitement artistique en vue de leur partage, occupent plusieurs chapitres du livre. Leur captation et leur diffusion interrogent leur capacité langagière – non seulement leur mise en mots mais leurs potentialités intrinsèques à faire langage. D’après l’artiste Boris Raux, « lorsque nous échangeons ‘nos odeurs’, il y a beaucoup de bricolage sémantique et de la place pour la métaphore », et les « tentatives » apparaissent plurielles, pour « collecter et exposer le plus ‘naturellement possible’ la trace d’un corps » (Raux, *infra*). Et si un détour par les sciences dites « dures » rappelle que les odeurs, bien qu’« invisibles et intangibles », n’ont rien d’immatériel, la variété culturelle de leurs codages souligne en

revanche que, aussi « naturelles » semblent-elles, les perceptions olfactives sont le fruit d'une forte socialisation (Candau, *infra*).

Ainsi toujours la matérialité achoppe. Celle des objets, celle des corps. Du monde des émotions à celui des idées, des valeurs aux représentations, le vaste champ des relations subjectives au monde se construit avec et dans la matière la plus vivante qui soit, celle des corps en action, qui perçoivent, jouissent et souffrent, mais aussi connaissent, classent et jugent, et encore aiment, condamnent ou rejettent, à travers un enchevêtrement d'objets, de matières, dont la mise en actions fait sensations et perceptions. C'est là un intérêt majeur de ce chantier ouvert par cet ouvrage consacré aux collectes sensorielles, que de chercher à saisir l'expérience de la relation sans la réduire à un phénomène intelligible et élucidable, en déportant l'attention des objets aux corps en action, et donc aux sujets.

Un autre dossier passionnant initié par cet ouvrage concerne le volet éthique et politique de ce décalage vers le vivant.

Politique du sensible

L'anthropologie a depuis des décennies fourni un effort de réflexivité conséquent, notamment en opérant un *tournant littéraire* pour se replacer tout contre les mots, assumant sa part subjective sans abandonner son ambition d'objectivation. Elle poursuit aujourd'hui son entreprise de décentrement par un questionnement sur la plurivocalité, l'auctorialité et l'altérité, mais aussi par une remise en cause, au-delà de son ethnocentrisme, de son anthropocentrisme fondateur, avec le *tournant animal* et les débats suscités par l'intégration des collectifs non-humains à ses problématiques. Autant de nouvelles réflexions sur les possibilités de comprendre, décrire et partager des différences – et un monde commun. Le musée a pour partie suivi un mouvement comparable. En s'interrogeant sur les conditions de possibilités de la collecte du contemporain ou de l'immatériel, il a questionné ses ambitions et mis en cause son tropisme cumulatif. En contribuant aux restitutions de biens culturels et de restes ancestraux, en donnant la parole à un plus grand nombre d'interlocuteurs, il a tenté de se décoloniser. Il participe à présent aux discussions sur l'appropriation culturelle, qui renouvellent ses

interrogations quant à sa légitimité à patrimonialiser pour autrui, sa capacité même à représenter, et du même coup quant au bien-fondé de ses pratiques de collecte.

Peut-on communiquer et partager un langage avec un autre – et donc espérer le comprendre et lui être fidèle – en dépassant le textuel, voire les mots et même les images ? Comment rendre compte de relations au monde qui sortent du découpage occidental entre nature et culture ou des perceptions physiques en cinq sens ? Comment décoloniser les institutions du savoir-pouvoir et du patrimoine – et ouvrir la voie à d'autres voix, d'autres corps, d'autres formes ? Des défis que les auteurs de cet ouvrage s'attèlent à défricher en témoignant de leurs expériences et de leurs réflexions.

Dans l'esprit d'une muséologie participative et le cadre d'une enquête-collecte sur les « gens du voyage », est par exemple expérimentée au Mucem, à Marseille, une « méthode post-représentationnelle » d'archivage des « données sensorielles et émotionnelles », et ce, de manière « critique et éthique ». A la croisée des sciences et des arts, la « cartographie sensible » mobilisée ici, dessine des chemins de vie sans passer par les mots, et, évitant ainsi la reconduction du face-à-face enquêteur-enquêté, « contribue à une approche déconstructrice des rapports de domination » (Olmédo, *infra*). Dans un autre contexte, entre Washington DC et Québec, un groupe d'anthropologues, de muséologues et de représentants des premières nations explore ensemble les « signatures sensorielles » d'une série d'objets anciennement collectés en milieux traditionnels, en quête de la restauration de leur intégrité mémorielle et de leur fonction relationnelle – et pas seulement de leur pérennité matérielle. Ils réinventent du même coup de nouvelles formes d'« engagements sensoriels » entre acteurs de la collecte-collection, susceptibles de renouveler « le dialogue et les pratiques institués entre les musées et les communautés autochtones » (Jérôme & Delamour, *infra*).

A partir de différentes expériences et observations menées en musées scientifiques, et de réflexions sur les « normes sensorielles » du musée et le penchant au surplomb des savoirs académiques, y compris quand ils sont « vulgarisés », deux chercheuses invitent à « une conception de

l'exposition comme zone de mise en partage de la dimension sensorielle de l'enquête », qui permette « l'appréhension de savoirs en élaboration, vivants. » (Dehail & Le Marec, *infra*).

De la sensualité du vivant

La sensorialité de l'enquête comme cœur de l'expérience partageable puis restituable... L'art contemporain mais aussi l'art de l'ethnographie (sensorielle) et leurs déclinaisons hybrides comme clefs de l'anthropologie muséale... Les sciences du vivant et les technologies numériques en alliées potentielles de la compréhension des mondes sensibles...

Le paysage esquissé par les textes rassemblés ici revisite de vastes questions centrales à l'anthropologie comme à la muséologie, et dessine de riches et fraîches perspectives de réflexion : Pourquoi (encore) collecter ? Au nom de quoi prélever des biens matériels ? Comment sortir de la prédation, décoloniser les pratiques scientifiques et muséales ? Mais aussi : Qu'enlève-t-on et qu'apporte-t-on à l'original en le reproduisant, à l'expérience en l'enregistrant ? Quel équilibre trouver entre réponses technologiques et propositions artistiques ? Et toujours : comment réactiver les fragments et empreintes ainsi collectés, conservés dans le permafrost (numérique) des archives, des réserves ou des vitrines ? L'enjeu demeure de neutraliser le pouvoir mortifère du musée mais aussi de l'anthropologie, en en réinventant sans cesse les contours, pour les maintenir du côté du vivant, par nature dynamique et sensuel.

Mélanie Roustan,
Paris, le 20 novembre 2020